

Jean-Pierre Ferrer

San Francisco blues



Prologue

Larry relisait le vieil article du « Oakland Sentinel », le quotidien local d'Oakland, *California*, qu'il avait trouvé dans une poubelle, quelques temps auparavant. Il le replia en quatre, et le remit dans la poche de son manteau. Sur la photo, au milieu de la page, quelque peu abimée, deux basketteurs se faisaient face. L'un, en extension à l'extérieur de la raquette, semblait fouetter le ballon. L'autre, les deux bras en l'air, tentait de faire écran et d'arrêter le tir.

Résumé du match par Kerry MacCoy, Oakland, *California*.

Britt Watlock a sans doute signé la performance individuelle la plus impressionnante de la nuit, avec 37 points, 11 rebonds et 8 passes décisives.

Dans leur catégorie, il a dépassé Alec Wilson au classement des meilleurs marqueurs de tous les temps la nuit dernière à Oakland en battant Salinas (98-95), à domicile. Le succès des Red Sharks leur permet d'accéder à la première place de la Californian League

of Basket-ball (C.L.B.).

Il ne lui manquait que quatre points et malgré une blessure à un pied, qui l'avait contraint à quitter le parquet de Salinas aidé par son coach il y a deux jours au match Aller, Britt Watlock les a rapidement inscrits la nuit dernière à Oakland pour dépasser le mythique Alec Wilson (28 621) au classement des meilleurs marqueurs de l'histoire de la C.L.B... Avec 28 625 points à son compteur personnel, Britt Watlock n'a plus devant lui que Michael Malone (28 630). Mais Britt a eu l'intelligence et l'amitié de faire jouer ses coéquipiers, délivrant ainsi 12 passes, récupérant 11 rebonds et permettant à son équipe de signer un succès précieux dans la course au titre régional. Son tir à mi-distance réussi dans les 30 secondes avant le coup de sifflet final a permis aux Red Sharks de remporter le match qu'il ne fallait pas perdre même si leurs adversaires, les Eagles de Salinas avait tout pour gagner cette partie. La victoire des Red Sharks est aussi due à leur entraîneur Ron Gallagher, qui semble prendre la mesure de son équipe avec cette fin de saison et qui a peut-être signé son meilleur match depuis son arrivée en Californie.

DERNIERE MINUTE : Hier soir Britt Watlock a eu un grave accident d'automobile sur le San-Rafael Richmond Bridge. Son épouse est décédée. Le pronostic vital de notre champion n'est pas engagé mais il risque d'avoir de graves séquelles. *K.MacCoy, Oakland Sentinel. Oakland, Ça.*

1

– Rendez-vous aux Camélias à San Rafael, les gars ! Chacun avec sa compagne. Vous prenez vos voitures ! Pour ceux qui ne connaissent pas le restaurant, c'est en face de Richmond. Vous traversez le San-Rafael-Richmond Bridge puis vous roulez quelques kilomètres sur la 101. Vous ne pouvez pas vous perdre.

Ron, l'entraîneur félicite encore une fois ses joueurs qui sortent des vestiaires, les cheveux mouillés, leur sac de sport en bandoulière. Il ramasse tous les maillots qui traînent sur les bancs, les serviettes aux initiales du club, les shorts et les chaussettes. Il patauge un peu dans l'eau, le champagne californien et la bière que les joueurs ont fait éclabousser dans leurs jeux de bonheur.

Le président du club et tout le staff technique groupés autour d'une table disposée au milieu de la salle, savourent encore la victoire, leur verre de champagne à la main. Les conversations vont bon train.

– Ce tir à trois points de Watlock à la dernière minute. La délivrance ! Une merveille !

– Il a une précision inouïe, ce garçon.

– Oui, oui, mais la récupération de Lewis y était pour quelque chose.

– Comment as-tu fait pour le dénicher, lui ? Tu lis dans la boule de cristal ?

– Non, répond l'entraîneur en pointant de son doigt un tableau de papier recouvert de noms, de flèches et de traits de plusieurs couleurs. Du travail, beaucoup de travail... Il était un des meilleurs à l'Université DeVry d'Oakland.

Dehors, sur le parking réservé, les portières des voitures claquent. Les joueurs rient et se bousculent comme des enfants. Heureuses, leurs compagnes, pendues à leur bras, les embrassent, leurs cheveux au vent. Les puissants projecteurs de la halle de sports des Red Sharks s'éteignent l'un après l'autre, laissant traîner une aura bleutée.

Quelques supporters qui ont réussi à se faufiler jusqu'à la porte des vestiaires demandent des autographes. De bonne grâce, les sportifs leur signent les photographies du club ou leur ballon. Des jeunes femmes veulent les embrasser, les hommes tendent leur bras pour les toucher ou serrer la main de leur vedette préférée, les enfants demandent leurs autographes sur un ballon. Les basketteurs rejoignent leurs véhicules et les klaxons hurlant de bonheur, quittent le parking du centre sportif. Chacun rentre

chez soi pour se changer, avant de se rendre aux Camélias.

Sur la route obscure qui conduit au Pont de San Rafael, le coupé Mustang sport roule déjà à bonne vitesse. Le moteur ronfle de sa musique sourde et envoûtante. Le conducteur, légèrement baissé sur son tableau de bord scintillant de multiples témoins lumineux, cherche un disque compact, dans le rangement sous la console centrale. Les cheveux humides coulent sur ses yeux.

– De la musique gaie, Chéri ! Lui demande sa jeune femme assise sur le siège passager en lui caressant la nuque. C’est le bonheur, ce soir !

Le lecteur avale le disque.

Une chanson à la cadence soutenue remplace les grésillements de la station radio, et inonde l’habitacle. Le chauffeur, à la recherche d’un second disque, claque ses doigts au rythme de la musique, la tête toujours baissée. La Mustang vient de passer la gare de péage et a amorcé la large courbe du pont métallique long de presque dix kilomètres qui franchit lui aussi la baie de San Francisco.

Et, soudain, la jeune femme enceinte se cabre, appuie ses bras sur le tableau de bord et tend ses jambes au maximum. Une grimace d’effroi déforme son beau visage de brune et elle hurle au conducteur :

– Attention, Attention, Chéri, le camion arrêté, là !

– Putain !

C’est sa seule réponse.

Le chauffeur se redresse, reprend le volant à deux mains et braque brusquement pour éviter le camion... La voiture de sport dérape. Un coup de volant dans l'autre sens pour contrebraquer. Les pneus crissent violemment au point de se griller sur le macadam. Une odeur de caoutchouc brûlé emplit l'atmosphère. Le pilote ne peut plus rien, il n'arrive pas à modifier la course de sa voiture qui traverse la voie en zigzaguant. Elle heurte le bord du trottoir, tente de l'escalader et finit brutalement sa course folle contre une pile du pont dans un vacarme de tôle épouvantable. L'avant droit du véhicule est enfoncé et son capot complètement replié du côté passager.

Le klaxon bloqué par le chauffeur couché sur le volant émet un long appel au secours. Le moteur continue de rugir au point mort. Un nuage de vapeur s'échappe du moteur, le capot presque arraché. Les warnings se sont mis en marche tous seuls. Eux aussi appellent à l'aide. La passagère, ceinture de sécurité non bouclée, a été projetée en avant et a heurté le montant droit du pare-brise qui a explosé sous la violence du choc. Des milliers de petites étoiles blanches recouvrent son visage, les sièges et les tapis du véhicule. Le chauffeur du camion arrêté, est sorti de sa cabine, il se tient la tête à deux mains et se dirige vers la Mustang qui l'a heurté. Il a l'air complètement hagard.

Des sirènes hululent dans la nuit. Les rampes gyrophares bleues sur les toits des véhicules autorisés clignotent et éclairent soudain le pont. L'ambulance et

les pompiers appelés par un autre conducteur qui a composé le 911 sur son mobile sont déjà sur les lieux de l'accident. Des policiers en motos sont arrivés au même moment et organisent un cordon de sécurité autour du coupé.

La foule des badauds et des curieux sortis par enchantement des véhicules voisins se regroupe sur le bord de la chaussée, à quelques mètres de l'accident, pour tenter de deviner ce qui se passe. Les plus éloignés, derrière, se hissent sur la pointe de leurs pieds pour mieux voir.

Les pompiers, vêtus de leurs blousons réfléchissants, se précipitent vers la voiture accidentée avec leurs outils de désincarcération. D'autres sortent à toute allure de leur ambulance et accourent avec leurs trousses médicales, tensiomètres à la main, stéthoscopes autour du cou, tirant bouteilles d'oxygène et goutte à goutte derrière eux.

La passagère est extraite du coupé et déposée avec soin sur un brancard. D'une profonde blessure sur le cuir chevelu gluant du sang coule sur son visage tuméfié et se mêle à son collier de perles. Le médecin, à genoux, tâte son poulx. Il ne le sent pas. Il enfonce un stéthoscope dans ses oreilles, le glisse sous la chemise de la jeune femme. Son cœur s'est arrêté de battre. Le docteur fait un signe de la tête au sauveteur près de lui et note l'heure apparente du décès sur sa tablette informatique qu'il a sortie de sa poche. Les infirmiers enveloppent alors le corps sans vie d'un

film argenté. Les bras d'Hellen pendent dans le vide et se balancent au rythme des pas des secouristes qui traînent le brancard vers leur ambulance.

– Le cœur du chauffeur bat encore !

– Est-il gravement blessé ?

– Apparemment non, mais avec le choc, on ne sait jamais.

– Une jambe sérieusement atteinte. Il boitera peut-être pour le restant de ses jours mais il a de la chance, lui, il est vivant !

– Les airbags n'ont pas fonctionné ?

– Il semble qu'il n'y en ait pas. C'est un coupé de collection.

– C'est sa femme ?

– 'Sais pas, pas encore regardé leurs papiers.

– Tu as vu les muscles qu'il a ?

– Oui, c'est peut-être ce qui l'a sauvé. Une musculature de sportif !

– On l'embarque ?

– Oui. Mais allez-y mollo en le transportant, on aura besoin de prendre des radios. Il a peut-être des contusions internes et des risques d'hémorragie peuvent exister.

Le corps de l'homme, qui n'a pas encore repris connaissance, est alors déposé sur un brancard. Les pompiers le glissent dans la deuxième ambulance.

Deux voitures de police dont leur rampe lumineuse tricolore continue de clignoter, sont arrêtées en amont de la zone d'accident. Les véhicules

venant de Richmond, guidés par les mouvements des bâtons lumineux des flics, ralentissent et se serrent sur la gauche.

Des policiers interrogent le camionneur qui s'est assis sur le macadam, un bonnet enfoncé sur le crane. Il pleure. Il leur explique qu'il ne pouvait rien faire. Son moteur a calé pour une raison inconnue et ne voulait pas redémarrer. Il ne comprend pas comment, malgré ses feux de détresse qui clignotaient et tous les autres témoins lumineux allumés, la Ford n'a pas pu l'éviter.

– J'ai même mis des cônes bicolores à au moins vingt mètres, déclare-t-il comme pour s'excuser.

En prenant le pont à contresens, dans le hurlement de leur sirène, gyrophares allumés, les voitures rouges des pompiers disparaissent dans la nuit et foncent vers les Urgences du Saint Mary's Medical Center d'Oakland. Les motards leur ouvrent la voie.

Le calme revient sur le Pont San Raphael. La zone de l'accident est sécurisée. Les policiers écartent les véhicules des curieux et leur demande de circuler.

Dans l'ambulance qui file à toute allure vers l'hôpital, le sportif, les yeux clos, prononce dans un léger souffle un mot, un nom.

– Qu'a-t-il dit ? Tu as entendu ? Interroge un des ambulanciers.

– Quelque chose comme : « Elle aime ou Hellen », je n'ai pas prêté attention. Je réglais l'oxygène... »

2

Le soleil rougissait de ses premiers rayons le ciel toujours noir la Baie de San Francisco. Le Golden Gate Bridge était encore caché par la brume. On apercevait deux ou trois haubans peints en orangé émerger des nuages bas. L'horizon se teignait d'une lueur vert pâle, irréelle, entachée de quelques lourds nuages violets. Comme toujours, on ne savait pas quel temps il ferait sur la Ville de la Baie. Il arrive souvent d'avoir les quatre saisons dans la même journée se plaignent certains de ses habitants. Les pentes de Lombard Street étaient toujours dans la nuit. Une nuit calme. Les écureuils et les bouvreuils qui peuplaient les massifs forestiers autour des villas cossues aux tuiles bleues n'avaient pas été effrayés par le premier avion du petit matin qui soulignait son passage, là-haut, de sa queue de vapeur blanche. Les premières voitures roulaient au pas sur Market Street. Quelques motos pétaradaient déjà dans le silence de la ville endormie.

Les camionnettes sautillaient sur les pavés en franchissant l'arche d'accès au parking souterrain d'Union Square. Les petits producteurs des campagnes extérieures à San Francisco et les marchands de quatre saisons venaient y installer leurs bancs de fleurs multicolores, de fruits, de légumes frais pour le marché du jour. Quelques saluts en anglais mâtiné de mexicain, quelques rires gras, des voix aiguës du manque de sommeil. Le café chaud et le bacon frit que rissolait le cuisinier ambulant embaumaient le bout de la place sur Powell Street. Frisco allait attaquer une nouvelle journée.

Une rangée de palmiers encadrait la place. Les étals déjà chargés de produits multicolores masquaient les bacs à fleurs qui égayaient le sol bétonné. A quelques cent mètres de là, dans le renfoncement d'une entrée de cour d'immeuble, derrière une balustrade toujours en construction, des tas informes couverts de vieux dessus de lit semblaient remuer sur des cartons d'emballage. Des bras s'étiraient. Il fallait bien se pencher pour voir des chariots de supermarché attachés l'un à l'autre par des chaines et des cadenas. Un visage hirsute émergea de la couverture, puis un second, puis un troisième. On aurait dit des frères tant leur aspect était similaire. Ils avaient dormi là cette nuit comme les nuits des mois précédents. Le service de nettoyage de la ville en arrosant Market Street déversa sur leurs pieds un torrent d'eau froide, ce qui les réveilla complètement.

Un des trois clochards poussa un juron inutile, couvert par le moteur de l'arroseuse. Qui se souciait de mouiller ou non des clodos ? La ville devait être propre dès le matin. Autour d'Union Square, des hôtels de chaînes célèbres attiraient toute l'année des hommes d'affaires et des milliers de touristes.

Les trois S.D.F. ne lâchaient pas du regard leurs chariots entre-attachés. Pendant leur sommeil, l'un d'eux était toujours de faction pour les surveiller. Toute leur fortune, tout leur passé, toute leur vie y étaient entassés : des couvertures militaires râpées jusqu'à la trame, des casseroles sans manches noircies par les flammes incontrôlées des camping gaz mal réglés, des bouteilles en plastique de soda à moitié vides, des canettes de bière, des petits jerricans remplis d'eau potable, des emballages pliés et glissés verticalement, des assiettes en cartons, des sachets de grandes surfaces pleins à craquer et noués aux anses, des tas de chiffons et de vêtements sans couleur, ou plutôt de la même couleur uniforme, un kaki sale. Les charrettes se ressemblaient toutes les trois. Comment les propriétaires faisaient-ils pour les reconnaître, après les litres de mauvaise bière absorbés ?

Une odeur lourde émanait de la petite cour. Une odeur d'alcool, de sueur, de crasse, d'immondices, d'eau stagnante et d'urine. Les trois hommes ne s'aventuraient pas trop profondément dans la cour. Ils préféraient la lumière du jour à celle tremblotante de leurs lampes de poches à piles.

Britt poussa un cri. Toujours le même : « Non, non, je ne veux plus !... » Il se réveilla en sursaut. Son front perlait de mille gouttes de sueur. Son cœur battait la chamade. Pat, son ami d'infortune, se souleva sur un coude, lissa ses cheveux et tira sur son tee-shirt. Les plis froissés ne s'aplatirent pas. Trop froissés. Il se dégagea des cartons de déménagements qui lui servaient de matelas et de drap. Il frissonna. Il posa sa main fraternelle sur l'épaule de Britt.

– Ce n'est rien, amigo, ce n'est rien. Juste un rêve...

– Toujours le même... le cri. Je ne sais pas. Et ma jambe tordue. Sur ces dalles... Une douleur atroce.

– Tu veux une ligne, j'ai touché de la coke premier choix.

– Non, pas maintenant, c'est trop tôt.

De son côté, Larry, l'ancien marine, trapu au visage carré, souffla assez fort, pour rappeler aux deux autres loustics qu'il voulait bien encore dormir. Il se retourna sur son dessus de lit en boutis pelé et enfouit sa tête rousse sous un coussin gris de crasse. Il avait été deux fois appelé en Afghanistan. Pris au piège dans un attentat sur le marché de Ghazni, le souffle de l'explosion lui avait brûlé les poumons. Au retour d'une expédition près de Bagram, son camion sauta sur une mine. Toute son équipe fut laissée pour morte sur la piste à côté de l'automitrailleuse. C'est un hélicoptère anglais qui récupéra les soldats U.S. et les ramena à leur base près de Kaboul. Après plusieurs

semaines passées à l'hôpital de campagne, Larry fut rapatrié à San Francisco d'où il était issu. Il perdit quelque peu la mémoire, le sens de l'orientation. Pendant ses promenades de santé en Afgha, il perdit ses deux parents. Leur maison fut rachetée par la Californian Industrial Bank. La maigre pension que lui versait l'armée était juste suffisante pour acheter des cigarettes. Il vivait psychologiquement et physiquement ce qu'avaient enduré les Vétérans de l'autre guerre, celle du Viêt-Nam. Sans adresse fixe, il devait se rendre tous les mois au Bureau d'entraide de l'Armée, pour percevoir ses quelques dollars. Il en profitait parfois pour prendre une douche et tenter de ressembler à un homme, ce qu'il était avant. Il en voulait au monde entier.

Spooky, réveillé lui aussi en sursaut par le cauchemar de son maître, émit un long aboiement de peur et de tristesse. Il s'assit sur son arrière-train, se gratta derrière l'oreille de dépit, après avoir tenté en vain de se déplacer vers la couche de Britt. La longueur de sa laisse nouée à un caddie le retenait à deux bons mètres des hommes et lui interdisait de prouver son affection à Britt.

C'était un magnifique foxhound américain tricolore. Il avait semblé rechercher sa route ou sa famille dans les quartiers entre Polk et Larkin Streets. Les coups de klaxons rageurs des véhicules qui roulaient sans interruption avaient tiré Britt et Larry de leur torpeur, moitié endormis à l'entrée du

supermarché-pharmacie Walgreens de Market Street, un vieux chapeau cabossé, posé à leurs pieds, attendait les oboles des passants. Britt avait convaincu avec difficulté Larry de quitter Washington Square et les magasins chics des environs pour ce quartier plus animé commercialement. La journée avait été maigre, ce qui convainquait Larry de l'erreur d'appréciation de Britt. Il ne lui avait fait aucune remarque et l'avait cependant suivi. Leur troisième bouteille de bière était terminée et zigzaguait vers le bord du trottoir, accompagnée de sa musique sinusoïdale. Spooky avait fait une embardée pour l'éviter. Il l'avait reniflée abondamment. Sa langue n'avait pas pu rentrer dans le flacon pour aspirer les derniers millilitres de bière.

Britt avait alors sifflé entre ses doigts noirs de crasse en direction du chien. Intriguée, la bête les regarda en inclinant sa tête sur le côté. Il conservait toujours une patte sur la bouteille. Une oreille se dressa, l'autre non. Il hésita à lâcher sa prise. Fit un pas, puis deux. La patte glissa sur la bouteille qui reprit sa musique et cogna la jante d'une auto stationnée le long du trottoir. Surpris par le choc, le chien sursauta, regarda derrière lui, inquiet, et se rapprocha des deux clochards, la tête baissée, en frétilant de sa courte queue. Il sentit Larry sous toutes les coutures, se recula, le regarda et se dirigea vers Britt.

Quand Britt leva la main pour le caresser, le chien prit peur et s'enfuit vers la route. La circulation de midi était trop dense et la pauvre bête ne put pas

traverser. De rage, le foxhound renifla le pied d'un lampadaire et l'arrosa.

La vieille Merry Collins, propriétaire de la mercerie « Golden Needle », à « l'Aiguille d'Or », sortit de sa boutique en hurlant et agita violemment la canne qu'elle tenait à la main, pour faire fuir le chien. Elle en avait assez de ces sacrées bêtes qui urinaient devant sa belle vitrine. Elle présentait avec amour depuis plus de cinquante ans les mêmes corsets à lacets roses, ses pyjamas en pilou à rayures, des robes de chambre à fleurettes et les nappes en véritable Damas. On ne trouvait plus d'articles de cette qualité aujourd'hui. Et surtout pas dans le temple de profit, juste à côté de chez elle, où tout venait de pays à bas coûts. Ses clients supportaient à peine les fumées d'échappement des voitures qui descendaient se garer dans le parking souterrain du supermarché mais surtout pas cette odeur acre d'urine. Que faisaient donc les associations du Quartier et la Mairie ? Ce n'était pas comme ça du temps du Père Corman. Non, pas le fils, son père ! Quelle élégance, il avait, ce maire !

Andrew, feu son mari, l'avait prévenue. Il avait eu raison. Plus rien n'était respecté aujourd'hui. Les gens prenaient des chiens ou des chats pour faire comme les autres et, à la moindre occasion, ils les laissaient filer ou les perdaient volontairement à des dizaines de miles de chez eux. Ainsi, ni vu, ni connu. Andrew lui avait dit que tout irait de mal en pis. Elle avait toujours

conservé dans sa boutique, derrière le comptoir peint de laque pastel, un portrait de son homme en tenue de soldat. Un flou artistique entourait la photo ovale légèrement colorisée. Il était beau avec les galons peints sur son casque. Il était parti, là-bas, au Viêt-Nam, pour débarrasser ce pays des agresseurs communistes du Viêt-Cong. Il n'était pas revenu. Ils l'avaient tué un beau dimanche de Juin 1965. Dans la base même de Danang. Une pluie de rockets s'était abattue de nuit sur les tentes et les baraquements. Les tirs avaient surpris les soldats américains dans leur sommeil. Heureusement, il n'avait pas souffert, c'est ce que les officiels lui avaient affirmé quand ils étaient venus l'avertir et lui remettre ce qu'ils avaient pu récupérer des ses affaires. La petite clochette avait tinté au-dessus de la porte. Elle avait laissé ses donuts cuire et, avait accouru dans l'échoppe, persuadée qu'Andrew avait eu enfin sa permission. Il eut droit à des obsèques officielles. On lui avait remis le drapeau américain plié en forme de coussin et la Médaille d'Honneur qui lui avait été attribuée.

Depuis ce jour, madame Veuve Merry Collins avait supprimé la petite clochette. Cela aurait été trop dur de l'écouter plusieurs fois par jour depuis ce temps. Son neveu l'avait remplacée par une petite sonnette électrique. Quel brave garçon, ce Kenneth. Elle ne lui laisserait pas grand-chose en héritage. Mais pourvu qu'il perpétue son commerce...

Apeuré par la canne de Merry Collins et la